

Oui, l'usine tue encore

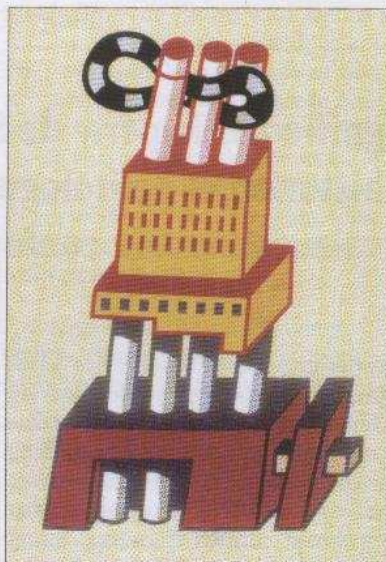
JULIEN DOHET

Ce petit livre de Vincent De Raeve est plein de vie car plein de révolte. Publié récemment par les éditions Couleur Livres¹, il inaugure une nouvelle collection consacrée à des récits de vie, lancée en parallèle avec une nouvelle revue au titre sobre de *Je*.

«L'usine» est écrit par un jeune ouvrier ayant passé onze ans dans une usine de fabrication de papiers, il décrit une vision noire du travail, celle des travailleurs non qualifiés² (il n'a fallu que huit heures à l'auteur pour apprendre son métier). Mais plusieurs constats qui y sont faits peuvent parfaitement s'appliquer à de nombreux autres travailleurs, notamment lorsque l'auteur décrit la maladie empêchant d'aller travailler comme un système d'autodéfense quand la pression est trop forte.

Comme le souligne l'introduction, ce livre s'inscrit dans un créneau peu porteur et peu couru des ouvrages sur le travail écrit par des travailleurs. Dans son style vif et agréable, comme dans sa structuration ou son contenu, il se rapproche très fort d'un ouvrage publié en 2002 par un ouvrier de Roubaix travaillant dans une usine du même type que celle qui dévasta Toulouse en septembre 2001 et intitulé *Putain d'usine*³.

Ce livre aborde également l'ennui, l'assimilation de l'usine à la prison ou à l'enfer. Lui aussi présente la grève comme un grand moment de joie, comme une renaissance⁴ et considère que la vie est ailleurs que dans ce lieu qui vole huit heures par jour à ceux qui doivent y travailler. Et De Raeve de penser «[...] notre paye ne vient pas pour rémunérer notre travail. Elle justifie le temps que l'on accepte de perdre. Toutes ces heures infiniment longues. La paye, elle, nous récompense de supporter. Le bruit. Les horaires. L'autorité. Les lignes hiérarchiques. Elle est versée en échange de notre docilité».⁵ Cette docilité, les petites lâchetés et com-



Exposition «Usine» jusqu'au 24 juin 2006, Centre Culturel Aragon, place Georges Pompidou, Oyonnax. ©Luc Van Malderen.

promissions quotidiennes, l'auteur les dénonce longuement dans son livre, analysant notre culpabilité de consommateur abruti par la publicité et prônant une révolution douce par un changement des mentalités. C'était d'ailleurs sa technique pour résister à l'usine, où il multipliait les petites infractions indétectables afin de se sentir libre, car «la novlangue est à l'œuvre. On parle aussi d'efficacité, d'ISO, de cercles de qualités, de management à l'américaine. On découpe, segmente, on aligne. Les ouvriers ne peuvent plus se reconnaître dans ce nouvel univers. Ou alors il faut se transformer, devenir le système. Tout cela change imperceptiblement mais radicalement la perception même de notre environnement, de notre boulot, de nos conditions de travail. C'est puissant, lourd, dogmatique, comme un rouleau compresseur». [...] «Une armée de gens, plus ou moins bien intentionnés, est payée pour nous faire avaler ce discours. Dans les usines, les universités, la télé, la radio, les journaux. Et ça marche, ça court, je le

vois tous les jours. Les nouveaux qui rentrent à l'usine me font peur. Ne sont jamais malades, jamais en retard, ne disent jamais non, ne s'opposent pas. Font des heures supplémentaires sans compter, ne prennent pas les pauses repas réglementaires, ont de très grosses voitures»⁶. L'auteur est à cet égard atypique car issu d'une famille idéologisée où les parents écologistes ont effectué un retour à la terre dans les années septante. S'il reconnaît le rôle de barrage indispensable que les syndicats jouent encore, il n'est pas pour autant tendre avec eux.

Mais c'est surtout sur le climat usant, la mort à petit feu que provoque l'usine, que le livre est percutant, avec cet extrait terrible que l'on lira en ayant en tête les chiffres sur l'absentéisme dans les entreprises – publiques comme privées – et sur l'augmentation de la consommation d'anxiolytiques: «On a bossé huit ans dans la même équipe. Sans beaucoup parler ensemble. Bonjour, ça va? Des banalités. Il était souvent absent, surtout les nuits, tu m'étonnes. Presque systématiquement les nuits. Arrêt maladie. C'était devenu une routine. La hiérarchie le citait en exemple à ne pas suivre. Ils appellent ça l'absentéisme. Autrement dit, les gens qui profitent du système, des médecins complaisants. Un ouvrier à virer, un feignant d'usine. On l'a retrouvé mort. Il a mis fin à ses jours, tout seul. Peut-être qu'il ne profitait pas du système. Peut-être que le système a trop profité de lui»⁷.

Cas certes extrême, mais pas aussi exceptionnel que l'on voudrait nous le faire croire, comme le montre remarquablement le film «Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés»⁸. On ne peut que s'étonner qu'une telle situation ne soit pas considérée comme inacceptable. Et que ce ne soit pas un problème central dans une société aussi riche et développée que l'Europe occidentale. ▲



¹ Vincent De Raeve, *L'usine*. Préface de François Bon, Collection je, Bruxelles, Couleur Livres, 2006.

² Nous renvoyons le lecteur à notre article paru dans *Espace de Libertés*, n°342 pp. 15-16.

³ Jean-Pierre Levaray, *Putain d'usine*, Paris, L'insomniaque, 2002.

⁴ Sur ces aspects, on lira également avec un grand plaisir et un immense intérêt l'histoire de Rudy et Dallas se battant pour sauver «leur» entreprise dans le roman de Gérard Mordillat, *Les Vivants et les Morts*, Paris, Calmann-Lévy, 2004.

⁵ Vincent De Raeve, *L'usine*, op. cit. p.78.

⁶ Op. cit. p.39. Voir également l'excellent dossier *Salariés menacés et droits sociaux attaqués* dans *Le Monde diplomatique* n°624 de mars 2006, pp.16-21.

⁷ Op. cit. p.20. Sur la peur comme pièce maîtresse du fonctionnement actuel du système et sur les autres.

⁸ Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil «Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés». ADR Productions et Alter Ego films, 2006.